



HAL
open science

La “ grammaticalisation ” par le signifiant : le cas de cualquier. Submorphémie, réseaux et émergence du sens

Marine Poirier

► To cite this version:

Marine Poirier. La “ grammaticalisation ” par le signifiant : le cas de cualquier. Submorphémie, réseaux et émergence du sens. Élodie Blestel; Chrystelle Fortineau-Brémond. Le signifiant sens dessus dessous. Submorphémie et chronoanalyse en linguistique hispanique, Lambert-Lucas, 2018, 978-2-35935-224-5. halshs-01572303

HAL Id: halshs-01572303

<https://shs.hal.science/halshs-01572303>

Submitted on 6 Aug 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La « grammaticalisation » par le signifiant : le cas de *cualquier*. Submorphémie, réseaux et émergence du sens

Marine Poirier
(ERIMIT/ERILIIS, Université Rennes 2)

Résumé. La formation de *cualquier* par coalescence de *cual* et *quier* est un processus bien documenté en diachronie ; ces descriptions s'accompagnent de l'idée – traditionnellement associée à la définition même des processus dits de « grammaticalisation » – d'une perte de contenu sémantique des éléments engagés dans le figement et de l'apparition, alors bien mystérieuse, d'un contenu nouveau associé à l'unité ainsi formée. La présente étude s'inscrit dans le paradigme des linguistiques du signifiant énaactives et défend la définition du signifiant non pas comme une unité abstraite et oppositive porteuse de contenu symbolique, mais comme une unité d'action vocale et motrice considérée pour les effets qu'elle produit et qui président à l'émergence du sens à la conscience. On vise à esquisser des pistes d'étude de la grammaticalisation *par le signifiant* ainsi défini, et on montre que dans le cas de *cualquier*, l'émergence de processus interprétatifs n'étant pas uniquement la somme de *cual* et de *quier* est explicable en dépassant la considération d'objets morphémiques (*cual + quier*) pour observer la dynamique à l'œuvre au niveau submorphémique, en prêtant attention aux réseaux signifiants qui s'y tissent, et en donnant aux expériences dialogiques et à l'interlocution toute la place qu'elles méritent.

Resumen. El proceso de formación de la palabra *cualquier* mediante la coalescencia en diacronía de *cual* y *quier* ha sido ampliamente documentado; las descripciones de dicho proceso suelen venir acompañadas de la idea –tradicionalmente asociada a la definición misma de los procesos de « gramaticalización»– de una pérdida del contenido semántico de los elementos de la coalescencia y de la (misteriosa) aparición de un nuevo contenido asociado a la unidad así formada. El presente estudio se enmarca dentro del paradigma de las lingüísticas del significante enactivas y defiende la definición del significante no como una unidad abstracta y opositiva que transmita un contenido simbólico, sino como una unidad de acción vocal y motriz cuyos efectos presiden a la emergencia del sentido a la consciencia. Se pretende esbozar líneas de estudio de la gramaticalización *mediante el significante* así definido, y se demuestra que, en el caso de *cualquier*, la emergencia de procesos interpretativos que no son solamente la suma de *cual* y de *quier* puede explicarse observando ya no los objetos morféimicos (*cual + quier*) sino la dinámica en juego a nivel submorféimico, prestando atención a las redes analógicas que allí se tejen, y sin restarles a las experiencias dialógicas y a la interlocución la atención que se merecen.

Introduction

« Percevoir, c'est lever des ambiguïtés, c'est choisir une interprétation plutôt qu'une autre, c'est donc décider ». (Berthoz 2003 : 196). Les formes ambiguës de la Gestalt, telles que le bien connu vase de Rubin ou le canard-lapin de Jastrow et Wittgenstein, offrent des exemples de la façon dont le sens donné à une forme perçue se construit à l'interprétation, la réception ne pouvant être considérée comme passive, et dont les parties et le tout entretiennent un rapport de co-détermination¹. Si ces formes ambiguës ont été largement exploitées par les linguistiques cognitives

¹ Dans le cas du dessin de Jastrow, la « décision » (inconsciente) perceptive amenant l'observateur à voir un canard lui fera interpréter les bandes horizontales gauches comme les deux parties d'un bec ; à l'inverse, y

américaines du côté du *signifié* dans le cadre de la distinction figure / fond (Talmy 2000 : 311-344, par exemple), une analogie semble possible avec le *signifiant* en tant que forme *perceptuelle*, tant en ce que l'émergence du sens suppose un rôle de l'allocutaire qui n'a rien de passif² qu'en ce que son analyse et sa découpe, voire ses contours, peuvent varier à l'interprétation. On pensera aux calembours et aux fausses coupes enfantines, et on s'intéressera ici aux cas de « grammaticalisation » par coalescence.

* *
*

Les cas dits de « grammaticalisation » qui, par coalescence, amènent à créer ce que l'on pourrait appeler des « unités de langue » à partir de copositionnements dans le discours (*beaucoup*, *pourtant*, voire *chantera*), ceux-là mêmes qui ont pu faire dire à Givon que « la morphologie d'aujourd'hui est la syntaxe d'hier³ » en guise de glose des travaux pionniers de Meillet sur la grammaticalisation, sont un exemple de variation de segmentation dans la chaîne parlée qui amène à créer un nouveau signifiant. Parmi ces cas, celui de *cualquier* en espagnol a fait l'objet de nombreuses études descriptives en diachronie⁴, lesquelles y notent – comme dans la citation ci-dessous – la « perte » progressive de l'autonomie des deux unités engagées dans le figement (*cual* et *quier*) et l'acquisition par le composé d'un « contenu sémantique nouveau » *absent des deux unités d'origine* :

Sémantiquement, le relatif comme le verbe de volition *ont perdu leur sens référentiel initial*, la composition ayant acquis une nouvelle signification exprimant l'indifférence ou la liberté de choix, entre autres nuances sémantiques, qui était *absente dans les étymons de la composition d'origine*.⁵ (Company 2009 : 72-73. C'est nous qui soulignons)

Certains copositionnements moins chanceux, car non conservés en tant qu'unités en espagnol contemporain (**quienquier*, *comoquier*), n'ont par ailleurs pas bénéficié d'une telle acquisition. Tant que l'on considère le signe comme un *objet* ayant pour fonction d'extérioriser un contenu symbolique encodé (éventuellement plus ou moins « décoloré » ou « désémantisé ») et la parole comme la manipulation de ces *objets* abstraits et préconstruits, l'émergence du sens de ce nouveau signifiant – ni addition ni mélange de celui de ses « parties » – prend des allures d'apparition mystérieuse, qui reste difficile à appréhender. Interroger le mode de *production* et d'*émergence* du sens – outre sa nature – est en revanche un projet que permet une linguistique du signifiant adoptant une approche énaïve de la parole (Bottineau 2013), laquelle opère un retournement méthodologique :

On échappe à une vision encodagiste de la langue, et on souscrit à la conception distribuée du fait cognitif et sémantique : le signifié n'est pas une forme mentale non sensible que viendrait extérioriser ou intérioriser le signifiant, forme sensible à seule fonction symbolique ; au contraire, le

voir deux oreilles l'amènera à relire le tout, à la fois dans son ensemble – en y distinguant cette fois un lapin – et ses autres parties – la partie droite laissant alors apparaître la forme d'un museau.

² C'est l'hypothèse de Douay & Roulland : « C'est la réception du message qui est la base de la constitution du sens, et non son émission. » (2014 : 170)

³ Cité par Marchello-Nizia (2006 : 41). De même, les exemples français donnés entre parenthèses sont issus de cet ouvrage.

⁴ Pour une vue d'ensemble, voir la bibliographie rassemblée par Company & Pozas (2009 : 1083-1084).

⁵ « Sémantiquement, tanto el relativo como el verbo volitivo *perdieron sus significados referenciales originarios*, ya que el constructo adquirió un nuevo significado de indiferencia o elección libre, entre otros matices semánticos, *que estaba ausente en los étimos del constructo originario*. » (notre traduction)

signifiant est *action vectrice de l'avènement* du signifié, aussi bien pour le locuteur lui-même que pour l'interlocuteur. (Bottineau 2010c : 28. C'est nous qui soulignons)

Faisant l'économie d'un contenu sémantique encodé⁶ qui serait *prédonné* – et, ici, à cesser plus ou moins d'investir –, le signifiant est perçu comme une unité d'*action* vocale à définir en termes *perceptuels* et *moteurs* pour l'*effet* qu'il provoque sur les interprétants (Bottineau 2012b). La parole – elle-même avant tout conçue pour ce qu'elle est empiriquement dans l'expérience vécue des locuteurs et interlocuteurs : une action corporelle engendrant des « effets perceptuels » qui « suscitent des processus interprétatifs » (Bottineau 2014b : 186) – y est définie comme une technique « vocale de conceptualisation » (Bottineau 2012b), une procédure de *conduite* de l'accès au sens. C'est ainsi dans la structure même des signifiants en tant qu'*actes* que l'on recherche les processus dynamiques jouant dans cette procédure.

Dans le présent travail, on vise à esquisser des pistes d'étude de certains cas de grammaticalisation *par le signifiant*, en considérant ce dernier non comme une unité oppositive porteuse d'un contenu symbolique mais comme une unité de comportement moteur et articulatoire qui préside à l'émergence du sens à la conscience, en fonction de processus appris par les locuteurs au gré de leurs expériences dialogiques. On aura ainsi recours aux outils du paradigme des linguistiques du signifiant éenactives pour relire les cas de grammaticalisation en général et celui de *cualquier(a)* en particulier, en tentant notamment de comprendre de quelle manière l'unité construite par coalescence a pu faire émerger à la conscience des interprétants un événement sémantique n'étant pas la somme de *cual* et de *quier*. On mettra dans un dernier temps la grammaticalisation de *cualquier* en contraste avec les copositionnements voisins n'ayant pas abouti à un nouveau signifiant en espagnol contemporain (**comoquier*, **quienquier*), ainsi qu'avec les grammaticalisations avec *quiera* – *cualquiera* mais aussi *comoquiera*, *quienquiera* – de manière à regarder quels éclairages cette nouvelle perspective peut apporter.

1. Motivation(s) externe(s) : l'hypothèse des variations de réseaux analogiques en diachronie

1.1 Quelques antécédents théoriques : la variabilité des analyses du signifiant, de Saussure à la transmorphologie

Dans une partie du *Cours* où il s'intéresse à l'action de l'analogie en diachronie, Saussure évoque la possibilité d'une variation dans l'*identification* de la composition des signifiants par les locuteurs en diachronie :

Un exemple particulièrement curieux montrera comment l'analogie travaille d'époque en époque sur de nouvelles unités. En français moderne *somnolent* est analysé *somnol-ent*, comme si c'était un participe présent ; la preuve, c'est qu'il existe un verbe *somnoler*. Mais en latin on coupait *somno-lentus*, comme *succu-lentus*, etc., plus anciennement encore *somn-olentus* ('qui sent le sommeil', de *oleret* comme *vin-olen-tus*, 'qui sent le vin'). (Saussure 1916/2005 : 234)

⁶ Certaines approches basées sur ou ayant des affinités avec la théorie de l'éenaction récusent explicitement l'existence d'un contenu : « Le signe n'a aucun contenu transportable [...], le contenu du signe, si on peut utiliser cette métaphore du contenu, demeure dans l'esprit du locuteur. Le signifiant seul est manifesté et effectivement transporté par une onde. Ce qu'on constate, c'est que le signifiant active par inférence une sorte de contenu réflexif dans l'esprit de l'auditeur », et plus loin : « [...] le signe n'a pas de signifié au sens où il aurait un contenu, et ne trouve de référence que par des processus inférentiels. » (Douay & Roulland 2014 : 57 et 138)

On reconnaîtra aisément dans l'analyse compositionnelle du signifiant *somnoient* à laquelle se livre Saussure une autre illustration de la « boîte de Pandore » (Launay 2003 : 278) ouverte, quelques pages plus haut, à propos de la possibilité d'une motivation relative du signe linguistique :

[...] *le signe peut être relativement motivé*. Ainsi *vingt* est immotivé, mais *dix-neuf* ne l'est pas au même degré, parce qu'il évoque les termes dont il se compose et d'autres qui lui sont associés [...]. Il en est de même pour *poirier*, qui rappelle le mot simple *poire* et dont le suffixe *-ier* fait penser à *cerisier*, *pommier*, etc. ; pour *frêne*, *chêne*, etc., rien de semblable. (Saussure 1916/2005 : 181)

Il s'agit ici de la possibilité de reconnaître, au sein du signifiant, des éléments formateurs qui permettent de le classer dans un réseau de paronymes ; on reconnaît là les prémices d'une réflexion sur ce que Monneret appelle la « motivation externe » (Monneret 2003 : 6 et suiv.), à savoir, la possibilité d'une corrélation entre affinités de forme et affinités de sens. Les éléments formateurs apparaissent alors particulièrement expressifs, voire productifs, en ce qu'ils permettent aux locuteurs de jouer à inventer des mots parfaitement intelligibles par leurs pairs, qui y reconnaissent les éléments formateurs engagés⁷. Le cas de *somnoient* introduit l'idée selon laquelle, en fonction des époques, les locuteurs peuvent ne pas reconnaître les mêmes éléments formateurs dans un même signifiant et, partant, ne pas nécessairement le classer dans un même réseau. Concrètement, au cours d'une même interaction entre deux sujets, un locuteur pourra se donner une certaine analyse du signifiant (*somn+olent*, par exemple) tandis que l'allocutaire le recevra et s'en donnera une (ré)analyse qui sera fonction de ses propres expériences d'interactions antérieures et de ses propres connaissances (ici, les formes de participe présent) ou ignorances (*olentus* du latin), contribuant ainsi à une nouvelle lecture du signifiant en question, qu'il relatera lui-même dans des interactions ultérieures en tant que locuteur.

Si, dans le *Cours* de Saussure, l'idée de l'importance de la composition du signifiant et des réseaux paronymiques auxquels il s'intègre se réduit ici à « un exemple particulièrement curieux », il semble qu'il y ait là un levier méthodologique. Étendre ces réflexions à d'autres vocables en se demandant si les réseaux signifiants dans lesquels ils s'intègrent varient en diachronie avec ou sans incidence sur leurs acceptions en contexte d'interaction⁸, ou – à l'inverse – se demander si l'évolution des inscriptions occurrenceielles d'un signifiant peut être expliquée par la détection, par les locuteurs, d'une compositionnalité (sub)morphémique variable (même lorsque la forme reste « objectivement » identique, v. *somnoient*) semble être une piste à creuser. Un tel programme avait été esquissé par Launay :

Il conviendrait, d'ailleurs, de mesurer plus exactement l'ampleur de ce phénomène. [...] des paronymies aperçues entre certains signifiants seraient également conditionnantes à l'endroit des capacités référentielles et syntaxiques de ces mêmes signifiants. Ce qui laisserait entendre, plus largement, que l'usage qu'on fait d'un signifiant dépend de l'analyse qu'on s'en donne, et notamment (pour ne nous en tenir ici qu'au cas précis de la motivation relative) des paronymies qu'on y reconnaît. Tout un chantier, comme on le voit. (2003 : 279)

⁷ Dans le cas, par exemple, de ce grand-père qui, voulant guider son petit-fils alors âgé de deux ans lors d'une chasse aux œufs un dimanche de Pâques, s'est exclamé : « Regarde, Tom, y'a un *kinderier* dans le jardin ! ».

⁸ Launay, dans la citation proposée infra, parle de « capacités référentielles » ; expression qu'on préférera éviter dans la mesure où son adéquation eu égard à une conception éactive du signe reste encore à discuter. Il faudrait rappeler ici la théorie autopoïétique de Varela et la façon dont l'éaction réfute l'idée d'un monde prédonné et disjoint de toute activité langagière, auquel cette dernière aurait pour mission de *référer*. La place manque pour cela ; à défaut, on renvoie donc à Bottineau (2012a) et au chapitre 2 de Douay & Roulland (2014 : 41-63).

ainsi que par Grégoire qui, dans le cadre de la Théorie de la Saillance Submorphologique⁹, voit dans ce qu'il appelle la *transmorphologie* un « procédé vicariant » (« vicariance d'usage », Berthoz 2013) permettant de motiver les sollicitations différentes d'un même signifiant par le biais de *lectures* variables de celui-ci ; l'explication de l'évolution des emplois d'un signifiant en diachronie en est l'un des objectifs déclarés :

Le principe de la transmorphologie (un avatar de la submorphologie et de la TSS [Théorie de la Saillance Submorphologique]) est assez simple : pour un signifiant donné, le trait déclaré comme saillant peut varier en fonction des usages du monème, ce qui instaure une flexibilité nécessaire à l'échelle du mot et du système. [...] L'objet de la transmorphologie est ainsi d'étudier cette capacité du sujet à solliciter plusieurs caractéristiques pré-sémiologiques en diachronie ou en synchronie. (2014 : 111-112)

1.2 Le cas des grammaticalisations par coalescence

Dans le cas de grammaticalisations par coalescence de morphèmes autrement ou auparavant séparés, une hypothèse qui paraît à creuser est précisément celle de l'inscription du terme créé dans un nouveau réseau signifiant, donc dans une nouvelle analogie reconnue entre la forme en question et d'autres signifiants de la même langue. Voire davantage : une nouvelle analyse du signifiant en *grappes* de *submorphèmes* reconnaissables dans d'autres systèmes grammaticaux et pouvant transcender la frontière initiale entre les deux éléments agglutinés, aboutissant ainsi à ce qu'au niveau compositionnel, ledit signifiant n'ait plus rien à voir avec les morphèmes initialement engagés dans la coalescence qui l'a produit. Voyons le cas de *cualquier* – formé de la coalescence de *cual* et de *quier*, ce dernier ayant été utilisé indépendamment comme forme verbale apocopée en espagnol ancien – ainsi que celui de *también* – coalescence de *tan* et *bien* –, dont on se servira à nouveau comme point de comparaison plus avant :

- Cual + quier > Cu ALQ uier
Apparaît la grappe –ALK–, engagée dans un réseau de signifiants grammaticaux, à la fois comme un élément d'augmentation des signifiants (ALGuno vs. uno, ALGuien vs. quien) et comme un élément de mise en contraste des signifiants (ALGuno vs. NINGuno). Elle apparaît dans sa plus minimale expression dans le signifiant ALGO.
- Tan + bien > T AMB ién
Apparaît la grappe –AMB–, qui fait entrer le nouveau signifiant en réseau avec AMBOS.

Dans ces deux cas, la prise de conscience d'une décomposition en *tan + bien* et *cual + quier* prend parfois des allures de révélation chez les hispanophones, qui ne les reçoivent plus aujourd'hui que comme des unités. Ces parts des signifiants nouvellement saillantes (au sens de Grégoire 2012), qui agissent comme des noyaux analogiques, lient entre eux les différents membres du réseau et viennent donc (du côté de –ALK–) y relier *cualquier* et (du côté de –AMB–) former le petit réseau *también-ambos*¹⁰. L'instruction¹¹ que les locuteurs ont *appris* à produire via la grappe de

⁹ « Cette appellation s'explique par le fait que nous postulons que chaque mot est utilisé en énoncé par sollicitation d'un seul trait de son signifiant (dit *saillant*) situé à un niveau inférieur au morphème. » (Grégoire 2014 : 108. C'est l'auteur qui souligne)

¹⁰ Des études ultérieures pourront se concentrer sur d'autres cas de coalescence de manière non seulement à illustrer davantage mais aussi à préciser les apports théoriques de cette proposition. Pour l'heure, à titre prospectif et comparatif, on pourra mentionner les cas suivants, où la coalescence fait surgir une saillance déjà bien identifiée dans les réseaux signifiants : *diz + que* > *dizque* (–SK–, Philips 2003) ; en français, *pour + tant* > *pourtant* (–RT–, saillance {dentale x vibrante} liée à l'idée de rectitude horizontale qui fait obstacle

submorphèmes –ALK– lors de la rencontre des signifiants *ALGuien* ou *ALGuino* dans leur expérience dialogique pourra être réinvestie dans *cuALQuier* à partir du moment où ce dernier est perçu comme une unité ; ce qui explique que l'on puisse percevoir, dans la coalescence, certaines instructions absente des éléments considérés indépendamment l'un de l'autre. C'est cette piste qui sera creusée ici.

1.3 Situation de notre approche

Une telle explication de ces cas de coalescence les rapproche du procédé, relevé par Grégoire dans le lexique, de composition actualisante (2012 : 185 et suiv., et ce volume). Elle fait en outre appel à des concepts déjà fréquemment utilisés pour expliquer des processus de « grammaticalisation », à savoir la réanalyse – comprise comme une « resegmentation » et une « perte de frontières » (Langacker 1977 : 64), v. le fameux exemple [*I bought [lots] of fans*] réanalysé [*I bought [lots of] fans*] – et bien sûr l'analogie. Ces deux processus font cependant bien souvent l'objet de développements séparés, voire sont opposés, comme dans l'ouvrage de Hopper & Traugott qui établissent une distinction fondamentale entre réanalyse et analogie en proposant que la première modifierait le signifiant, tandis que ce ne serait pas le cas de la seconde :

[...] considérons les mécanismes par le biais desquels a lieu le processus de grammaticalisation : la réanalyse tout d'abord, puis l'analogie en second lieu. La réanalyse et l'analogie ont largement été reconnues comme déterminantes pour le changement linguistique en général, et pour les évolutions morphosyntaxiques en particulier. La réanalyse modifie les structures sous-jacentes, qu'elles soient sémantiques, syntaxiques ou morphologiques, puis entraîne un changement de règle. L'analogie, au sens strict, modifie les représentations de surface et, en soi, ne provoque pas de changement de règle.¹² (2003 : 32)

Est éventuellement proposée une approche chronologique, qui voit dans l'analogie une étape faisant suite à une réanalyse¹³. Dans la perspective ici adoptée, il s'agira, en se basant sur une définition plus large de l'analogie – ne se limitant pas à la modification du signifiant et aux processus de remotivation en diachronie, mais correspondant bien à un phénomène cognitif plus général (Monneret 2011) – de faire de la réanalyse la conséquence d'une dynamique analogique. Ce processus pourra être appliqué non plus seulement à des structures syntaxiques (ex. de « [*lots*] of » > « [*lots of*] ») ou morphémiques (ex. de *somnolent*) mais aussi au signifiant submorphémique et transmorphologique (au sens de Grégoire 2014), en faisant intervenir des questions de variations de saillances et surtout d'identification de saillances dans l'interlocution. Le troisième ingrédient d'un tel processus est en effet la dimension intersubjective, qui introduit au sein même de l'analyse

selon Grégoire à paraître) ; la locution *du coup* (T/K du morphème *DonC* selon Nemo 2015, comm. pers.). On pourra citer aussi *aun + que* > *aunque* (v. Le Tallec-Lloret 2011 : 23-24 et 32, qui émet la proposition de relire cette composition en termes de submorphèmes plutôt que de découpage morphématique *a+un+que* tel que proposé par Mo.La.Che).

¹¹ « Par 'instruire', on veut dire : susciter à la conscience de soi ou d'autrui un acte de conceptualisation correspondant à celui que l'on a appris à produire en recourant à la forme grammaticale ou lexicale correspondante, en tant qu'action motrice, réelle ou simulée, munie d'effets perceptuels sensibles ou simulables, et en tout cas sémiotisables. » (Bottineau, à paraître)

¹² « [...] we consider the mechanisms by which grammaticalization takes place : reanalysis primarily, and analogy secondarily. Reanalysis and analogy have been widely recognized as significant for change in general, most especially morphosyntactic change. Reanalysis modifies underlying representations, whether semantic, syntactic, or morphological, and brings about rule change. Analogy, strictly speaking, modifies surface manifestations and in itself does not affect rule change. » (notre traduction)

¹³ Exemple de *pas* en français, accompagnant initialement les verbes de mouvement, relu comme particule de négation et étendu analogiquement à tous les verbes lorsqu'il y a négation (Hopper & Traugott 2003 : 66).

submorphologique du signifiant une forte composante dynamique : en effet, la découpe est fonction d'un paramètre dialogique – les possibles saillances en mémoire des locuteurs selon leurs interactions antérieures – ; tandis que la variation naît d'un contexte dialogal dans lequel s'avère nécessaire la prise en compte de l'hétérogénéité des expériences dialogiques des interlocuteurs. Une telle approche permettra ainsi d'identifier le passage d'une composition initialement morphémique en diachronie à une compositionnalité nouvelle, nécessitant le recours au niveau submorphémique, à la fois en ce que certaines grappes de submorphèmes viennent faire écho à d'autres signifiants existants et en ce que la mise en réseau avec ces autres signifiants peut éventuellement permettre, comme on le verra, d'activer des potentialités submorphémiques – voire cognémiques (v. ci-dessous) – absentes ou moins nettes dans les unités séparées.

Notre démarche converge donc avec certaines approches antérieures de la grammaticalisation sur le type de processus à convoquer (réanalyse, analogie), mais elle diverge sur la manière dont ils se mettent en place dans l'expérience ; elle substitue ainsi, à la conception traditionnelle du signe, une définition énaïve qui ancre l'émergence du sens dans l'expérience du signifiant, à la fois pour son articulation et pour les réminiscences qu'il suscite. Bottineau (2010b : 22) compare le rôle du signifiant à celui d'une « madeleine » qui active des réminiscences associatives chez l'allocutaire¹⁴ ; il semble alors légitime de chercher, dans le signifiant, ce qui a pu faire activer à des réminiscences totalement différentes de celles que créent isolément les briques initiales. En particulier, les groupes de sons qui se trouvent au cœur du nouveau signifiant et qui sont *occasionnés* par le copositionnement lui-même dans la chaîne parlée semblent particulièrement pertinents à observer et aptes à faire émerger des saillances signifiantes nouvelles (donc des réminiscences analogiques nouvelles) ; ainsi, –ALK– dans *cuALQuier*, –SK– dans *dizQue*, –AMB– dans *tAMBién*, etc. On se concentrera sur le cas précis de *cualquier* afin d'apprécier cette dynamique.

2. *Cualquier* : de la composition morphémique à la / aux compositionnalité(s) submorphémique(s)

On commencera par le cœur même du nouveau signifiant composé par coalescence et « grammaticalisation » : la grappe –ALK– ; il s'agira de tenter de cerner la contribution opératoire de ce marqueur dans la dynamique de la construction du sens et de l'interprétation des signifiants du réseau qui le comptent comme invariant saillant commun. On situera ensuite *cualquier* au sein de ce réseau en étudiant l'articulation qui s'y opère entre le marqueur –ALK– et d'autres marqueurs submorphémiques, de manière à aboutir à un bilan du parcours instructionnel à l'œuvre dans *cualquier*.

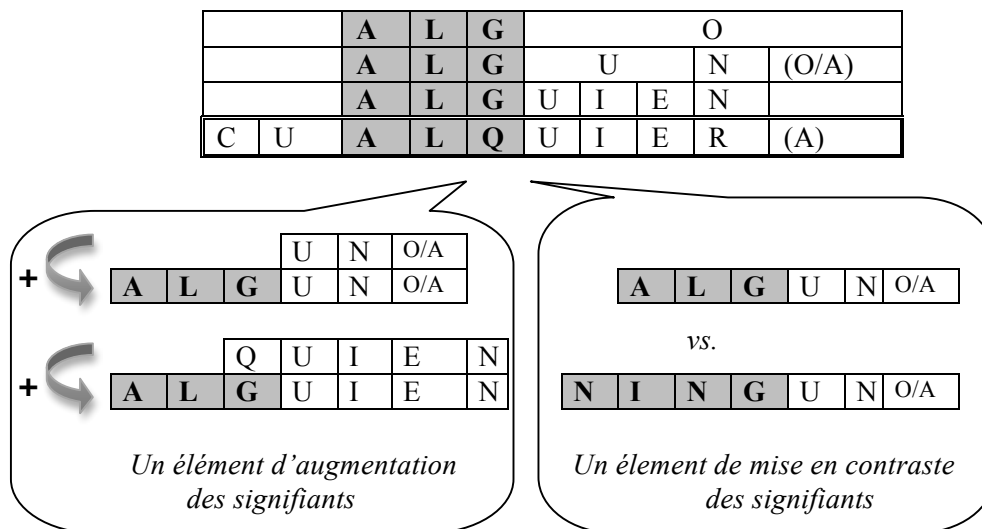
2.1 La grappe –ALK– : réseau, cognèmes, contribution opératoire

2.1.1 Réseau

La grappe qui naît avec le figement, –ALK–, est une part du signifiant aisément isolable en ce qu'elle est un marqueur commun à plusieurs opérateurs grammaticaux. Sa contribution à la dynamique de construction du sens et d'interprétation de ces opérateurs, qu'on tentera de définir, reste insaisissable dans *cualquier* si l'on ne considère que la réunion de deux éléments séparés dans la mesure où –ALK– rassemble la fin de *cual* et le début de *quier*. En cessant de raisonner en termes

¹⁴ Soit comme une « action vocale récurrente à valeur de clé [dont le] réemploi suscite une réminiscence complexe mêlant les situations d'interaction, de référence et de discours dans lesquelles [elle a] déjà été [rencontrée]. » (Bottineau 2010b : 22)

de briques combinatoires ayant chacune son propre « contenu », –ALK– surgit comme pivot d’analogie, cœur de l’activation du réseau suivant par effet de réminiscence :



En ce que l’élément –ALK– se trouve tel quel – avec une alternance sourde / sonore du côté de la vélaire – dans plusieurs signifiants du même réseau, c’est lui qui va permettre à *cualquier* d’être recruté comme membre d’un tel réseau. Son statut d’augmentateur de deux signifiants (*un/algún, quien/alguien*) le rend plus identifiable encore ; sa construction en contraste avec NING–, qui en fait un élément de mise en opposition nette de *alguno/ninguno*, semble en révéler la sécabilité en cognèmes¹⁵ : A s’y oppose à I, L à N, tandis qu’une vélaire assure le pivot entre les deux.

Afin de cerner la signification procédurale de –ALK–, qui permettra de déterminer sa contribution opératoire aux différents membres du réseau, on considérera le processus de construction du sens qui y est à l’œuvre via cette composition cognémique, en ne perdant jamais de vue le réseau identifié.

2.1.2 Cognèmes

En premier lieu, par contraste avec NING–, –ALK– se construit tout d’abord sur l’opposition I/A (v. Bottineau 2009), à laquelle s’ajoute une opposition L/N. C’est là une idée que Molho (1988), qui raisonnait en termes de formants – d’éléments formateurs – et se centrait exclusivement sur N, avait réfuté explicitement en expliquant que l’opposition *el/un* ne fonctionnait pour lui que dans une « linguistique du signifié » :

Ces deux articles ne forment système que dans la seule perspective d’une grammaire du signifié, qui se désintéresserait des signifiants, c’est-à-dire des formants qu’ils intériorisent et qui les inscrivent

¹⁵ « Un cognème est une unité morphologique minimale qui active un processus cognitif caractéristique, entrant dans la composition d’un opérateur grammatical. [...] Un cognème se reconnaît [...] à sa diffusion à travers les systèmes grammaticaux avec la même valeur [et] à son inscription régulière, à défaut d’être systématique, dans des systèmes d’oppositions avec d’autres cognèmes eux-mêmes munis d’un invariant caractérisable et récurrent sur un ensemble significatif de marqueurs. [...] L’analyse cognématique ne ramène pas le sens de l’opérateur à un signifié de puissance abstrait qui coifferait l’ensemble des emplois affinés par la contextualisation (approche psychomécanique) ni à une forme schématique (approche énonciative), mais à une coordination de processus interprétatifs dont l’application à des contextes diversifiés ouvre la porte à la polyvalence. » (Bottineau 2014a : 256)

dans deux champs systématiques respectifs fondés à l’analogie des signes : le système **n* et le système **l*. (1988 : 292)

Et pourtant, force est de constater que l’on retrouve cet appariement dans d’autres systèmes grammaticaux et lexicaux : *eL – uN*, *taN(to)/taL – cuaN(to)/cuaL* (Fortineau-Brémond 2012), peut-être même *bieN – maL* ; ainsi que, donc, *aLguno – niNguno*, ou encore *aLgo – Nada* et *aLguien – Nadie*, avec dans ces deux cas une inversion sémiosyntaxique voyelle-consonne *aL-* / consonne-voyelle *Na-*, tandis que la fin des signifiants (-Go/-Da, -Guien/-Die) se caractérise par une opposition T/K (Fortineau-Brémond 2012) dans sa version sonore. A partir du moment où on raisonne en termes de cognèmes, le profil sensori-moteur qui motive l’instruction cognitive liée à ces derniers permet de réaliser et de comprendre certains appariements entre cognèmes¹⁶. La prise en considération de la dynamique sensori-motrice mise en place dans l’articulation de L et N permet d’y déceler des points communs qui ne sont probablement pas sans jouer un rôle dans leur mise en relation dans certains systèmes grammaticaux de l’espagnol. En ce qui concerne /n/, Bottineau le décrit comme suit :

La nasalité, en tant que geste articulatoire, est un abaissement de la luvette qui conduit à la reviation partielle vers les fosses nasales d’une partie de l’air dévié par l’acte de parole vers le canal oral. (2010b : 29)

Il s’agit donc tout à la fois de faire emprunter à l’air un chemin « autre » et de lui faire investir l’intériorité des fosses nasales. Selon la caractéristique articulatoire sollicitée, il semble que ce cognème puisse s’inscrire tout à la fois dans des signifiants de négation, où sa valeur d’amorçage est celle d’une invalidation d’une notion, et dans des signifiants où prime sa valeur d’intériorité ; ainsi, ceux que cite Molho (sans évoquer lui-même la question de la corporéité) :

En et *con/sin*, dont une propriété commune, sans doute liée à **n*, est d’apporter la représentation d’une unité d’espace circonscrite en elle-même. (1988 : 298)

De son côté, /l/ latéral partage avec /n/ la reviation de l’air, cette fois-ci vers les deux côtés de la langue¹⁷. Dans cette perspective, on pourrait appliquer à L/N une question de saillance non au niveau du phonème, mais au niveau du trait articulatoire – c’est le niveau infraphonémique de Toussaint¹⁸, la démarche de Bohas pour les langues sémitiques (v. par ex. Bohas & Serhane 2003) et celle de Grégoire qui, dans le cadre de la transphonologie (2015), évoque la possibilité d’actualisation en tant que saillances de caractéristiques articulatoires distinctes d’un même phonème – : L et N, formant un micro-système cognémique potentiel de par leur caractéristique

¹⁶ Les cognèmes interagissent entre eux au niveau syntagmatique – comme dans la suite –NT– décrite notamment par Fortineau-Brémond et Bottineau dans plusieurs sous-systèmes de l’espagnol (v. par exemple Bottineau, ce volume) ; et, comme c’est le cas ici, au niveau paradigmatique en fonction de leurs propriétés articulatoires. Par exemple, I/A ou encore T/K : « Notre hypothèse est donc que K, dans ce système, constitue le corrélat de T ; comme lui, il marque une limite, mais, contrairement à la dentale, il s’agit d’une interruption précoce, anticipée, marque d’une construction achevée avant terme. » (Fortineau-Brémond 2012 : 152)

¹⁷ C’est peut-être ce qui le rend apte, dans les langues sémitiques (comme l’arabe) à s’inscrire dans des signifiants de négation : ainsi, du point de vue de la corporéité du langage, le fait qu’au N négatif de l’espagnol et, plus généralement, des langues indo-européennes, corresponde dans les langues sémitiques un L négatif est sans doute un argument supplémentaire pour établir un parallèle entre ces deux cognèmes.

¹⁸ « [...] ce n’est pas dans le phonème en tant que tel qu’il faut aller chercher le signe correspondant : c’est dans chacun des paramètres phono-articulatoires qui le constituent. » (Tollis 2014 : 21). Voir par exemple Toussaint (1983 : 73-75) sur les différentes exploitations de [f] en français en fonction des caractéristiques articulatoires sollicitées.

articulatoire commune de *reviation*, seraient alors mis en opposition dans des micro-systèmes grammaticaux où est mis en saillance non le trait déviation/reviation de l'air de /n/ – ce qui amorce la notion de négation – mais le trait « intérieurité » (mise en résonance de l'air à l'intérieur des fosses nasales), vs. « extérieurité » pour /l/ (déviation de l'air à l'extérieur du blocage occasionné par la langue contre le palais : /l/ fait circuler l'air en continu des deux côtés de la langue). En espagnol, ce contournement de l'air dans /l/ via un *double* chemin le rend particulièrement apte à amorcer la notion sémantique d'altérité – alors conçue comme l'extérieurité du *moi* – tel que le proposait Molho (1995 : 345), ou, par opposition à la « pluralité interne » (1988 : 298) d'un N, une pluralité non visualisée comme un tout formant unité, et que l'on pourrait alors dire « externe ».

Face à ALK–, NING– contient deux fois le cognème N : en position de majeure cognitive (Bottineau 2003), où il ne trouve pas de corrélat dans ALK–, il amorce la négation. A l'implosive, il se trouve en position de corrélat du L de ALK–, amenant à la conceptualisation d'une pluralité interne : un *ninguno* suppose en effet nécessairement de concevoir une pluralité. Du côté de –ALK–, L implosif est au cœur de la grappe et intervient entre A et K. Dans une démarche proche de la chronophonétique macchienne (Macchi, ce volume), Piel identifie dans AK– (augmentateur dans les déictiques de l'espagnol médiéval *aqueste*, *aquese*, *aquel*) « la notion d'un verrouillage parfait, d'une fermeture totale et très contrastée » (2003 : 18 ; v. aussi Grégoire, ce volume) portée par le passage de la voyelle la plus ouverte /a/ à la vélaire /k/, et jouant le rôle d'un « filtre contrastif » permettant aux formes dites renforcées (*aqueste* vs. *este*, *aquese* vs. *ese*) de rendre l'espace, le temps ou la notion désigné(e) clos(e) et opposable à tou(te)s les autres concevables. Dans le cas de –ALK–, l'intervention de L avant l'achèvement de l'acte conceptuel de discrimination instruit une pluralité de possibilités, la visualisation d'une série d'unités – non conçues comme un tout, v. ci-dessus – pouvant chacune faire l'objet de la focalisation recherchée. Si *aqueste* est un *este* qui doit être conçu par opposition à tous les autres *este* concevables, *alguien* est un *quien* à sélectionner, à désigner parmi un ensemble de *quien* même ment sélectionnables, mais *encore indéfini*. Ou encore, si *aquel* est un *el* qui doit être conçu comme singularisé par opposition à tous les autres *el* concevables, *algún* est un *un* à sélectionner parmi un ensemble de *un*, non encore singularisé parmi tous ceux-là.

2.1.3 Contribution opératoire de –ALK–

La contribution opératoire de –ALK– dans l'interprétation des signifiants qui le partagent semble donc être celle-là : –ALK– opère un acte conceptuel de singularisation non encore arrêtée, dans le sens où est instruite une focalisation sur une unité non encore spécifiquement définie parmi un ensemble d'unités même ment sélectionnables.

Ainsi, *algo*, signifiant le plus minimal du réseau construit autour de –ALK–, opère un processus (non achevé) de sélection d'un élément parmi une pluralité ouverte, non circonscrite. *Alguno* (*uno* augmenté de la grappe ALK–), par contraste, opère la sélection d'un élément parmi une pluralité ensuite indiquée comme circonscrite par un cognème N d'intérieurité – ou de « pluralité interne » selon l'expression de Molho à propos du *-n* de 3^e personne du pluriel (1988 : 298). En situation expérientielle, *¿Quieres algo?* ne suppose aucune liste nécessairement prédéterminée parmi laquelle effectuer la sélection, tandis que c'est le cas pour *¿Quieres alguno?*.

Alguno est alors un *uno* à désigner (non encore désigné) parmi plusieurs – contribution apportée par ALK–¹⁹. Concernant ses emplois dans les énoncés à valeur négative (Tollis 1998), du type *sin esperanza alguna*, *en modo alguno*, *no lo he visto en parte alguna*, ils seraient glosables de

¹⁹ Ce qui semble tout à fait compatible avec les conclusions de Tollis (1995 : 324-325), qui pose face à *un*, opérateur de « ségrégation existentielle », *algún* comme opérateur de « ségrégation post-existentielle » (l'existence étant alors présumée par l'instruction d'un ensemble circonscrit au sein duquel doit s'effectuer la sélection – ségrégation –).

la manière suivante : parmi tous les endroits (toutes les manières, tous les espoirs...) que tu (*allocutaire*) pourrais imaginer ou considérer un par un, il n’y en a pas un qui puisse être retenu. C’est sans doute de cette manière que la « positivité » (Tollis 1998 : 521) de *algún* peut être mise au service d’une négativité globale²⁰.

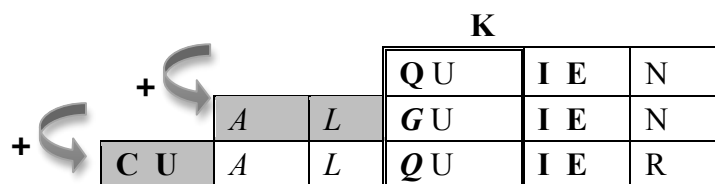
Alguien, de son côté, est bien un *quien* « à désigner parmi plusieurs » (Molho 1988 : 295).

–ALK– agira ainsi dans *cualquier* de manière à instruire un processus de sélection non arrêté parmi une altérité, en y ajoutant les contributions d’autres opérateurs submorphémiques spécifiques à *cualquier*. Explorons à présent ces contributions.

2.2 Place de *cualquier* dans ce réseau

2.2.1 Alternance sourde/sonore de la vélaire dans –ALK–

La vélaire K de –ALK– constitue le pivot qui fait le lien entre ALK– et NING–, augmentateurs de *uno* : *alguno* et *ninguno*. De son côté, Molho avait déjà mis en rapport *quien* et *alguien*, couple marqué par « l’alternance *sourde/sonore* du consonantisme guttural » (1988 : 294). La mise en système de *cualquier* avec l’ensemble de ces signifiants active ainsi une potentialité cognémique de la vélaire, également à l’œuvre dans *alguien* (par augmentation de *quien*) ou dans *alguno*, mais qui ne l’était pas dans *querer*, élément du lexique. On pourra alors inscrire, autour de cette vélaire pivot marquée par l’alternance sourde/sonore, un troisième membre à la famille *quien/alguien* : *cualquier*, fruit d’une nouvelle augmentation :

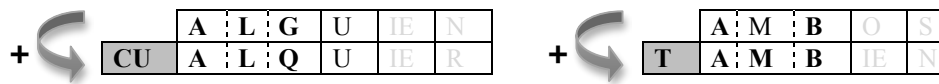


En tant qu’augmentation de *quien* par l’élément ALK–, *alguien* s’affirme comme une réponse à *quien* ; statut que vient confirmer la sonorisation de l’occlusive vélaire qui, en tant que sourde, est davantage liée (dans ce cas) à l’interrogation : *¿qué?*, *¿quién?*, *¿cuál?*, *¿cuánto?*, etc. et, plus généralement, à « une interruption précoce, anticipée, marque d’une construction achevée avant terme, d’où un effet d’incomplétude, qui oblige à concevoir les signes qu’il informe nécessairement *en rapport avec* une entité préexistante », K étant alors « le signe de la dépendance, de la subordination » (Fortineau-Brémond 2012 : 152). A son tour, *cualquier* apparaît comme une augmentation d’un *alguien* auquel est ajouté l’élément initial *cu-* (v. 2.2.2 ci-dessous). Au sein de l’élément –ALK–, devenu marqueur interne, la vélaire est à nouveau sourde, venant par là marquer à nouveau l’absence d’identification avec *cualquier* de l’entité visée. En outre, ce submorphème se trouve ainsi placé en position de reduplication de la vélaire sourde initiale : *cualquier*.

²⁰ *Ninguno*, de son côté (*sin ninguna esperanza, de ningún modo*), amène à la conceptualisation d’un ensemble. Une mise en contraste complète de l’emploi de *algún* ou de *ningún* dans les énoncés à valeur négative demanderait bien sûr la prise en compte du facteur syntaxique (postposition de *algún* par rapport au substantif, flexibilité plus grande du côté de *ningún*), pour lequel une démarche de type chronoanalytique, qui considérerait l’inscription des opérateurs cognémiques en chronosyntaxe et en situation interlocutive, serait sans aucun doute particulièrement instructive.

2.2.2 *Cu-*, majeure cognitive en situation d'adjonction

Si *cualquier* apparaît comme l'après augmenté de *alguien*, lui-même augmentation de *quien*, alors l'élément initial *cu-* peut être analysé comme un marqueur submorphémique d'augmentation du signifiant, voire comme un classificateur sémique par sa position de majeure cognitive (Bottineau 2003). On pourra ici mettre le cas de *cualquier* en contraste avec celui de *también*, déjà précédemment cité, où c'est T qui, en majeure cognitive, catégorise l'opérateur entier (et non plus tant *tan* + *bien*) par augmentation de *ambos* :



Dans les deux cas, la majeure cognitive apparaît comme un élément d'augmentation, le signifiant devenant alors l'après augmenté d'un autre. Repartant des travaux de Fortineau-Brémond (2012), Bottineau (2012c : 46-48) remarque que *cu-* et *t-* articulent l'interlocution – interruption tardive du flux d'air pour T, pointant alors vers *toi* (allocutaire), tandis qu'elle est précoce pour K, tirant le blocage dans la zone du *moi* (locuteur) – et permettent d'expliquer une répartition des opérateurs (ici *cuanto/tanto*) en fonction de leur mode de co-construction du sens dans la distribution intersubjective :

Le marqueur *cu-* d'appréhension amémorielle de l'objet quantifié déclare le locuteur en état d'ignorance, soulève une question, et délègue à l'allocutaire la charge de compléter la connaissance qui fait défaut [...]. Le marqueur *t-* d'appréhension mémorielle, analogue à l'élément formateur du participe passé, fonctionne comme opérateur de saturation à valeur conclusive, et ne fait pas appel à l'allocutaire. [...] *cuanto* est une quantification subjective non stabilisée, non arrêtée par validation interlocutive, et à suspendre ou faire arrêter par l'allocutaire ; *tanto* et *todo*, des quantificateurs consensuellement ratifiés. (2012c : 47-48)

On retrouve ici des problématiques proches de celles de la Théorie des Relations Interlocutives (TRI, Douay & Roulland 2014). On pourra voir *cu-* de *cualquier* (sécable en un *alguien* augmenté de cet élément submorphémique) comme une majeure cognitive qui contribue à catégoriser l'opérateur qu'il amorce comme un opérateur de sélection non arrêtée, imperfectivante, et surtout *déléguée*. *T-* de *también*, de son côté, catégorise ce dernier comme un opérateur de sélection perfectivante. Ainsi, en termes relationnels, *cualquier* installe un cadre réceptif²¹ caractérisé par l'ouverture énonciative qui *délègue* l'identification de l'unité à sélectionner parmi une liste : si – ALK– opère un acte conceptuel de singularisation non encore arrêtée, –ALK– augmenté de *cu-* opère une singularisation *déléguée* ; *también*, de son côté, installe un cadre réceptif caractérisé par la fermeture énonciative qui force à la fédération, sans laisser prise à la distanciation. D'où leurs utilisations en discours : *cualquier* comme suspension d'un choix entre plusieurs alternatives séparées, *también* comme réunion forcée de ces alternatives. Dans les deux cas, la majeure vient très clairement catégoriser l'ensemble du signifiant et non plus tant *cual* (ajouté à *quier*) et *tan* (ajouté à *bien*).

²¹ La terminologie utilisée est celle de la TRI : « Le cadre réceptif renvoie au type de relation configuré au niveau du système entre les pôles interlocutifs émetteur et récepteur, non encore instanciés à ce stade. Et c'est parce qu'il est configuré au niveau du système qu'il est parfaitement stable, donc invariant, non soumis aux aléas de l'usage [...]. Toute forme est révélatrice de la stratégie interlocutive mise en place par le locuteur pour installer une relation avec l'interlocuteur auquel il s'adresse. » (Douay & Roulland 2014 : 179-180). L'originalité de cette théorie réside précisément dans le fait que l'invariant des formes soit exprimé en termes de cadrage interlocutif interrelationnel.

2.3 Bilan : lecture de *cualquier*

Cualquier, dans ses utilisations en discours, active un processus de sélection d'un élément parmi une liste prédéterminée (ex : une personne pour *cualquier persona*, un livre pour *cualquier libro*), d'où l'augmentation du signifiant par –ALK– présent dans *algún, alguien*, tout en déclarant – par *cu-* – que ce processus de sélection, suspendu avant terme, est délégué par le locuteur : un élément est à sélectionner parmi une liste prédéterminée, mais la sélection en question est figée dans l'indétermination et laissée à l'appréciation de l'autre. Si *alguien* est un *quien* indéfini, un *quien* à désigner parmi une liste, parmi plusieurs, *cualquier* est un *quien* à désigner parmi plusieurs mais dont la désignation est *marquée* comme étant suspendue (tous les *alguien* pouvant être reconnus comme valables), le locuteur se « lavant les mains » de cette désignation.

A titre à la fois d'anecdote et de comparaison, l'ensemble de ce qui vient d'être identifié dans la signifiante de *cualquier* ne recoupe-t-il pas la description suivante de cet « indéfini composé », croisée au détour d'une grammaire ? : « il insiste encore plus que *alguien* sur le peu d'importance de la spécification de la personne, puisqu'il la laisse à la discrétion d'autrui... tous les individus de la classe peuvent convenir dans la situation considérée »²² (Lenz 1935 cité par Company & Pozas 2009 : 1090).

Ainsi, la routinisation de l'ensemble après copositionnement dans le discours inscrit le nouveau signifiant madeleinisé²³ dans un réseau d'analogies qui permet de réexploiter des éléments déjà présents dans le signifiant, des potentialités cognémiques qui se trouvent alors activées (par ex. K) ou exploitées d'une nouvelle manière (par ex. L²⁴). La grappe qui apparaît au cœur de *cualquier* lui offre une place dans un réseau et pourrait expliquer pourquoi cette grammaticalisation par coalescence apparaît comme particulièrement réussie ; les submorphèmes (cognèmes « en puissance ») y prédisent des instructions potentielles qui se mettent très bien en place à partir du moment où se tisse le réseau. On partira de ce constat pour mettre *cualquier* en contraste, d'une part, avec *cualquiera* dont *cualquier* est traditionnellement identifié comme étant la forme apocopée, et d'autre part, avec *quienquiera, comoquiera, etc.* qui semblent avoir emprunté le même chemin de « grammaticalisation » sans pour autant en atteindre le même « stade ».

3. *Cualquier(a)* vs. *Comoquiera, Quienquiera, etc* / *Cualquier* vs. *Cualquiera*

Une prédiction est à présent possible : si la grammaticalisation de *cualquier* a abouti contrairement à celles de **comoquier, *quienquier*, et si la fréquence de *cualquier* et *cualquiera* est bien plus élevée que celle de *comoquiera, quienquiera, etc.*, c'est précisément parce qu'ils ont trouvé un réseau dans lequel s'intégrer et parce qu'à l'interprétation, on ne reconnaît plus le copositionnement initial. Partant des réseaux identifiés et des acquis théoriques sur lesquels leur identification s'appuie, on reprendra les descriptions faites par les historiens de la langue de manière à y déceler des indices de la façon dont les dynamiques analogiques ont pu directement jouer en diachronie et à tenter de vérifier une telle prédiction.

²² « Insiste aún más que *alguien* en la poca importancia de la determinación cualitativa de la persona, pues la deja al gusto de otro... todos los individuos de la clase son a propósito para el caso. » (notre traduction)

²³ Le néologisme est de Bottineau (2010a : 302).

²⁴ L dans –ALK– est investi dans un nouveau réseau, mais on pouvait déjà y voir un cognème dans *cual*, dans un autre type de réseau : « En effet, la lecture du signifiant de *tal* et *cual* nous invite à y voir le formant *-l-*, que l'on trouve également dans l'article défini *el*, dans le pronom de troisième personne *él – le*, dans le démonstratif *aquel* (ces trois formes étant historiquement apparentées), mais aussi dans le déictique spatial *alli* et, dans un état de langue plus ancien, dans la forme médiévale *ál* (« otra cosa »), issue du latin ALIUD. Toutes ces formes ont en commun de dire l'altérité, l'hétérogénéité, la différence. » (Fortineau-Brémont 2012 : 149-150)

3.1 Regard diachronique : deux chemins de grammaticalisation différents

Les premiers copositionnements existants se font avec *quier*. Loin d'être le fruit de l'érosion phonique d'un *cualquiera* préexistant (Company 2009 : 87), *cualquier* est donc la première coalescence en date, à une époque où les copositionnements avec *quiera* restent encore exceptionnels (v. tableau statistique de Palomo 1934 : 61, qui offre une distribution chronologique des formes avec *quier* et avec *quiera* aisément confirmée par une vérification dans le CORDE) et où, en tout cas, « il n'y a pas, pour le cas de *cualquiera*, les preuves de figement dont on dispose pour *cualquier* »²⁵ (Girón Alconchel 2012 : 33). Ce que l'on identifie aujourd'hui comme la « forme apocopée » de *cualquiera* est en fait, avec *comoquier*, *quienquier*, etc. non conservés en espagnol contemporain (on y reviendra), l'un des composés existant dans la langue ancienne avec *quier*, particule que les historiens de la langue (Cano Aguilar 1988 : 148) reconnaissent comme étant issue diachroniquement de l'apocope de *quiere* – et non *quiera*, insiste Girón Alconchel (2012 : 33). Dans la perspective ici adoptée²⁶, on considérera *quiere*, *quiera* et *quier*, trois signifiants différents, comme trois « moteurs somatiques » amorçant des opérations sémantiques différentes, la plus élémentaire des trois étant celle de *quier*. En effet, dans le système de l'espagnol du XIII^e siècle, *quier* trouve à être co-investi dans des classes syntaxiques différentes en fonction de sa position dans la phrase – emplois lexicaux en tant que verbe (*quier dezir*), grammaticaux dans les structures distributives où le marqueur est rédupliqué (*quier... quier...*) ou associé à un relatif (*cual, qui(en), como, cuando (d)o(nde) + quier*). *Cual, como, quien...* entrent ainsi en copositionnement avec un opérateur signifiant muni de son propre profil d'amorçage dans l'élaboration du sens laissant la porte ouverte, en fonction de l'inscription syntaxique de la forme, à une hétérogénéité d'effets – distincts des gammes d'effets auxquelles peuvent amener les profils interprétatifs de *quiera* ou *quiere*. Parmi ces différents copositionnements, seul *cualquier* a donné naissance à une unité grammaticalisée par coalescence.

Dans un deuxième temps, naissent les composés avec *quiera*, qui ne deviennent d'usage relativement régulier qu'au XV^e siècle (Palomo 1934 : 63-64, Girón Alconchel 2012 : 33²⁷). Certains historiens posent la formation de ceux-ci « par analogie avec d'autres constructions subjunctives étroitement apparentées, qui diffèrent des composés [avec *quier*] en ce qu'elles disposent après *-quiera* d'un infinitif aisément identifiable »²⁸ (Palomo 1934 : 63), du type : *Non fallare qui quiera por mj a Dios rogar* ; la coalescence se serait alors faite « par imitation de celle de *cualquier* »²⁹ (Girón Alconchel 2012 : 33). C'est, en tout cas, postérieurement au premier processus de « grammaticalisation », et dans un deuxième chemin de grammaticalisation, que sont formés les composés *como, quien, cual, donde + quiera* – tous conservés aujourd'hui. Parallèlement à ce deuxième processus de grammaticalisation, *cualquier*, seul résistant de la première étape, continue d'exister.

²⁵ « no hay evidencia de [la] formación [de *cualquiera*] como la hay de *cualquier*. » (notre traduction)

²⁶ Et qui doit beaucoup, entre autres, à la « linguistique du signifiant » de Mo.La.Che (Molho, Launay, Chevalier) basée sur le postulat de l'unicité du signe. Notre objectif n'est cependant pas ici de vérifier la validité de ce postulat en tentant de démontrer la non-synonymie de *quier-quiere-quiera* ou la non-existence de plusieurs *quier* homonymes.

²⁷ « [...] parmi tous les exemples que donnent Company (2009) et Company et Pozas (2009), le plus ancien de *cualquiera* date du XV^e siècle et appartient à la Chronique d'Henri IV, suivi de plusieurs exemples issus de *La Célestine*. » (« [...] de todos los ejemplos que dan Company (2009) y Company y Pozas (2009) de *cualquier* u *cualquiera*, el más antiguo de *cualquiera* es uno del siglo XV, perteneciente a la Crónica de Enrique IV, seguido por varios de *La Celestina*. » ; notre traduction).

²⁸ « through analogy with other closely related subjunctive constructions which differ from these compounds in that they have an easily supplied infinitive after *-quiera*. » (notre traduction)

²⁹ « a imitación de [la de] *cualquier*. » (notre traduction)

A partir du XVI^e (Girón Alconchel 2012 : 33), troisième étape : *cualquier* et *cualquiera* fonctionnent en distribution complémentaire. Chacun issu de son propre chemin de grammaticalisation, ils sont réanalysés comme des allomorphes, le premier apparaissant alors comme la « forme apocopée » du deuxième.

3.2 Dynamiques analogiques

3.2.1 *Cualquier*, seul résistant du premier chemin de grammaticalisation

Du point de vue de l'expérience vécue des signifiants, ce n'est pas tant l'origine des formes qui intéresse que la dynamique qui se met en place. Notre hypothèse est que *cualquier* a pu être le seul résistant de la première étape du fait de son intégration à de nouveaux réseaux avec –ALK–, ce dont les autres copositionnements ne semblent pas avoir bénéficié. On pourra supposer en effet que les copositionnements **quienquier*, **comoquier*, etc. ont eu plus de difficultés à être réanalysés comme des unités en l'absence de grappes de submorphèmes (telles que –ALK–) qui auraient eu comme action de provoquer chez l'allocutaire un effet de réminiscence d'autres signifiants construits sur ces grappes. Ainsi, **quienquier*, **comoquier*, n'ayant pas bénéficié d'une réanalyse par dynamique analogique comme *cualquier* a pu le faire avec le réseau *alguien-alguno-ninguno*, n'ont pas été pleinement « madeleinisés » et sont donc toujours apparus comme un copositionnement avec *quier* ; on comprend dès lors qu'ils n'aient pu, à partir du moment où le phénomène de l'apocope verbale a cessé de se produire, continuer à vivre. Voilà qui apporte des éléments d'explication de la méconnaissance, dans les autres cas de « grammaticalisation » avec *quiera*, de ce qui en espagnol contemporain est analysé comme une alternance « forme apocopée / forme non apocopée ».

3.2.2 D'un chemin à l'autre et d'une analogie à l'autre

En diachronie comme en synchronie, plusieurs réseaux analogiques semblent ainsi jouer.

Cualquier semble gagner à être placé dans le réseau en –ALK–, mais aussi à être mis en corrélation avec *primer-tercer-postrar*. Si *cualquier*, avec *cu-* amémorial, figure la délégation d'un choix entre plusieurs alternatives séparées au sein d'une série, alors il trouve toute sa place dans un paradigme de signifiants qui disent la sélection d'une unité parmi une série, comme c'est le cas de la famille en *-er*, *primer / tercer / postrar*.

C'est, encore, une dynamique analogique qui fait entrer *cualquier* et *cualquiera* en analogie l'un avec l'autre et être réanalysés comme des allomorphes. On invoquera bien entendu ici leur air de famille commun, mais aussi les deux nouveaux réseaux dans lesquels entre *cualquier* et qui lui ont permis de se maintenir ; en effet, nombre de leurs éléments subissent l'apocope : *primer(o/a)*, *algun(o/a)*, ce qui a pu pousser *cualquier* à être analysé comme une forme apocopée.

Cualquiera, de son côté, entre alors en rapport d'analogie tout à la fois avec les autres figements construits sur *quiera* et formés parallèlement à lui (*quienquiera*, *comoquiera*... graphiés avec une séparation ou non dans l'usage contemporain) et avec *cualquier*. Sa première famille le tire vers une séparation des deux éléments, tandis que le second est senti comme une unité inscrite dans son propre réseau signifiant. Voilà qui explique sans doute que soient possibles les pluriels *cualquieras* – qui marque l'unité du signifiant – et *cualesquiera* – qui dénonce la composition du signifiant en deux unités figées – : une double forme de pluriel qui révèle la double inscription analogique de la forme. Par contraste, *cualquier* semble bel et bien être toujours senti comme une unité, les quelques rares formes de *cualesquier* qui apparaissent dans le CREA étant des citations de textes anciens intégrées à des œuvres contemporaines ou des formules figées au sein de textes juridiques.

3.3 Bilan provisoire

La considération du signifiant non comme une unité purement symbolique (distinctive et oppositive) mais comme une unité d'*action*, qui amène naturellement à la prise en compte des effets – à la fois procéduraux et de réminiscences dialogiques – que cette action provoque sur les interprétants, conduit à l'observation des mécanismes de relecture que subissent (ou non) les copositionnements signifiants en fonction de nouvelles corrélations qui s'établissent (ou non) entre les formes. Cet ancrage morphologique et systémique permet de chercher à comprendre ce qui, si on considère le signe isolément, risque de n'être qu'un constat ou une impression : l'échec de certains chemins de grammaticalisation qui semblent pourtant parallèles à ceux qui ont abouti, le stade de figement qui semble plus avancé dans certains cas que dans d'autres.

Le cas de *cualquier* (et *cualquiera*) semble largement éclairé par une démarche de ce type ; sans doute faudrait-il s'attarder davantage sur les autres copositionnements avec *quiera*. Signalons le cas de *doquier* vs. *donde()quiera*, qui serait à explorer ; on remarquera d'ores et déjà que la « brique apocopée » est figée avec *do* et non *donde* (0 occurrence CREA pour **donde()quier*), ce qui vient confirmer la coexistence de deux chemins de grammaticalisation bien différenciés, et qui ont pu intervenir à deux époques différentes. Il y a fort à parier que *doquier* ait été réanalysé autrement que comme *do* + *quier*, tandis que la présence de deux éléments séparables dans *donde()quiera* est toujours détectable. La brièveté des briques engagées (chacune monosyllabique) a pu jouer un rôle dans la conservation de ce figement mais ne peut être tenue pour l'unique explication (v. le cas de **quienquier*).

Conclusion

L'analyse des cas de « grammaticalisation » par le signifiant dans sa dimension submorphémique et transmorphologique permet de poser une hypothèse qui ne suppose aucune « perte sémantique », aucun « mélange de contenu » et – à l'inverse – aucune « apparition magique » de nouveau contenu. Les analyses proposées rejoignent l'idée d'un « signifié » *déclenché* par inférence et à partir d'instructions cognitives véhiculées par des grappes de submorphèmes *reconnues* en ce qu'elles sont présentes dans d'autres opérateurs (*cu-*, *-ALK-*, *-AMB-*, etc.). Ce serait donc précisément la variation d'identification de ces grappes en diachronie qui modifierait le réseau d'analogies auquel est lié un signifiant, faisant par là même changer le mécanisme d'inférence qui fonde la dynamique de la construction du sens et de l'interprétation liée au signifiant en question. Le lieu de la « grammaticalisation » est alors bien l'interlocution, la parole vécue en action : là où, par reconnaissance anaphorique de signifiants – ou de *parts* de signifiants – rencontrés au cours d'interactions antérieures, se fait – et éventuellement varie – l'identification des « dimensions de la madeleine » et des réseaux d'analogie tissés par les grappes de cognèmes et contrastes cognémiques.

Ainsi la perspective énaïve s'avère-t-elle précieuse, les signifiants n'apparaissant pas comme des objets qui se combinent de façon mathématique (*cualquier* n'est pas la somme de *cual* et de *quier*), mais comme des procédures vocales guidant des processus cognitifs de construction du sens qui s'ajustent intersubjectivement et dans les interactions. En outre, c'est bien le signifiant qui *crée, fait émerger* et constitue le levier pour *recréer* des possibles d'expression et les faire varier en fonction de l'expérience vécue qu'en font les locuteurs dans l'interaction – selon leur propre mémoire dialogique, la compositionnalité qu'ils identifient, etc. Un nouveau signifiant – tels que ceux créés par coalescence et grammaticalisation – offre aux locuteurs une nouvelle possibilité expressive ; ainsi *cualquier* en ajoute-t-il une à la famille des signifiants en *-ALK-* (en l'occurrence, la délégation du processus de singularisation) ou au paradigme *primer / tercer / postrer*. On illustre par là la façon dont un signifiant, en tant qu'expérience phono-articulatoire, n'est pas le reflet

encodé d'un mode de conceptualisation préexistant mais son « moteur somatique » (Bottineau 2012b).

Il ne s'agissait donc plus ici de regarder le phénomène depuis la perspective d'un « contenu signifié » que l'on chercherait soit à vider de plus en plus pour expliquer le changement, soit à postuler comme initialement tellement abstrait qu'il paraît déjà quasi-vide afin de permettre le changement. Les « grammaticalisations » présentées, plutôt que de cesser d'exploiter des contenus signifiés des signes qui y sont engagés, *exploitent* des potentialités inscrites dans les signifiants (activation de potentialité cognémiques, actualisation de nouvelles saillances) qui se mettent en place à partir du moment où se tisse le réseau pertinent.

Bibliographie

Berthoz Alain, 2003, *La Décision*, Paris, Odile Jacob.

Berthoz Alain, 2013, *La Vicariance*, Paris, Odile Jacob.

Bohas Georges et Serhane Rachida, 2003, « Conséquences de la décomposition du phonème en traits », dans J.-P. Angoujard et S. Wauquier-Gravelines (éds.), *Phonologie : champs et perspectives*, Lyon, Ens Éditions, p. 131-156.

Bottineau Didier, 2003, « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », dans A. Ouattara (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs. Théories et applications*, Gap, Ophrys, 185-201. (disp. en ligne)

Bottineau Didier, 2009, « La théorie des cognèmes et les langues romanes : l'alternance *i/a* dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien », *Studia Universitatis Babeş-Bolyai, Philologia*, n°LIV, 3, p. 125-151. (disp. en ligne)

Bottineau Didier, 2010a, « L'émergence du sens par l'acte de langage, de la syntaxe au submorphème », dans M. Banniard et D. Philps (éds.), *La fabrique du signe : linguistique de l'émergence entre micro- et macro-structures*, Toulouse, PUM, p. 299-325. (disp. en ligne)

Bottineau Didier, 2010b, « La submorphologie grammaticale en espagnol et la théorie des cognèmes », dans G. Le Tallec-Lloret (éd.), *Vues et Contrevues. Actes du XIIe Colloque de linguistique ibéro-romane*, Limoges, Lambert-Lucas, p. 19-40. (disp. en ligne)

Bottineau Didier, 2010c, « Les locutions prépositionnelles en *sur* : des invariants prépositionnels aux spécialisations sémantiques », dans D. Leeman (éd.), *Locutions : continuité et innovation, Le français moderne*, n°2010/1, p. 28-43. (disp. en ligne)

Bottineau Didier, 2012a, « Le langage représente-t-il ou transfigure-t-il le perçu ? », dans F. Laustel-Ribstein (éd.), *Formes sémantiques, langages et interprétations : Hommage à Pierre Cadiot*, n°spécial de *La TILV*, Perros-Guirec, Anagrammes, p. 73-82. (disp. en ligne)

Bottineau Didier, 2012b, « Submorphémique et corporéité cognitive », dans D. Philps (éd.), *La Submorphémique, Miranda*, n°7. (disp. en ligne)

Bottineau Didier, 2012c, « Submorphologie et processus aspectuels en morphologie grammaticale de l'espagnol. Théories et applications », dans G. Luquet (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnoles*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 37-56. (disp. en ligne)

- Bottineau Didier, 2013, « Pour une approche enactive de la parole dans les langues », dans G. Louÿs & D. Leeman (éd.), *Le vécu corporel dans la pratique d'une langue, Langages*, n°192, 4/2013, p. 11-27.
- Bottineau Didier, 2014a, « Explorer l'iconicité des signifiants lexicaux et grammaticaux en langue française dans une perspective contrastive (anglais, arabe) », dans L. Nobile (éd.), *Formes de l'iconicité en langue française. Vers une linguistique analogique, Le français moderne*, n°82/2, p. 243-270.
- Bottineau Didier, 2014b, « Grammaire enactive et didactique du FLE », dans C. Martinot et A. Pégaz Paquet (éds.), *Innovations didactiques en français langue étrangère*, CRL, Paris, p. 185-200.
- Bottineau Didier, à paraître, « Futur et déflexivité en français et d'autres langues (approche contrastive) : le futur composé, réplique du passé composé ? », dans L. Begioni (éd.), *Philologia*.
- Cano Aguilar Rafael, 1988, *El español a través de los tiempos*, Madrid, Arco Libros.
- Company Company Concepción, 2009, "Parámetros de gramaticalización en los indefinidos compuestos en el español", in F. Sánchez Miret (éd.), *Romanística sin complejos*, Berne, Peter Lang, p. 71-104. (disp. en ligne)
- Company Company Concepción et Pozas Loyo Julia, 2009, "Los indefinidos compuestos y los pronombres genérico-impersonales *omne* y *uno*", in C. Company Company, *Sintaxis histórica de la lengua española II*, México, Universidad Nacional Autónoma de México y Fondo de Cultura Económica, p. 1073-1222. (disp. en ligne)
- Douay Catherine et Roulland Daniel, 2014, *Théorie de la relation interlocutive. Sens, signe, réplification*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Fortineau-Brémond Chrystelle, 2012, *La corrélation en espagnol contemporain. Morphologie, syntaxe et sémantique*, Rennes, PUR.
- Girón Alconchel José Luis, 2012, "Gramaticalización como creación de lengua a partir del habla. Relativos e indefinidos compuestos en los *Fueros de Aragón* y en el *Fuero de Teruel*", *Archivo de filología aragonesa*, n°68, p. 15-38. (disp. en ligne)
- Grégoire Michaël, 2012, *Le lexique par le signifiant. Méthode en application à l'espagnol*, Sarrebruck, Presses Académiques Francophones.
- Grégoire Michaël, 2014, « Théorie de la Saillance Submorphologique et neurosciences cognitives », *Synergies Europe*, n°9, p. 107-119. (disp. en ligne)
- Grégoire Michaël, 2015, « La Théorie de la Saillance Submorphologique ou esquisse d'une approche de linguistique éactive », communication à la 2^e journée du laboratoire junior ERILIIS, *CorpsÉler kinesthésie & linguistique*, 30 septembre 2015, Université Rennes 2.

- Grégoire Michaël, à paraître, « Comment traiter le cas des paronymes non co-référentiels en linguistique du signifiant ? », dans J. Vicente Lozano (éd.), *Le signifiant. Approches et domaines d'application*, Cahiers de l'ERLAC, Rouen.
- Hopper Paul J. and Traugott Elizabeth Closs, 2003, *Grammaticalization*, Cambridge, New-York, Melbourne, Cambridge University Press.
- Langacker Ronald W., 1977, "Syntactic Reanalysis", in C. N. Li (ed.), *Mechanisms of Syntactic Change*, Austin TX, University of Texas Press, p. 57-139.
- Launay Michel, 2003, « Note sur le dogme de l'arbitraire du signe et ses possibles motivations idéologiques », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, n°33-2, p. 275-284. (disp. en ligne)
- Le Tallec-Lloret Gabrielle, 2011, « Linguistique du signe, linguistique du signifiant : de Mo.La.Che à la cognématique », dans G. Luquet (éd.), *Morphosyntaxe et sémantique espagnole*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, p. 15-38.
- Marchello-Nizia Christiane, 2006, *Grammaticalisation et changement linguistique*, Bruxelles, De Boeck.
- Molho Maurice, 1988, « L'hypothèse du formant (sur la constitution du signifiant : esp. UN/UNO) », dans C. Blanche-Benvéniste, A. Chevel et M. Gross (éds.), *Hommage à la mémoire de Jean Stefanini*, Aix-en-Provence, Université de Provence, p. 291-303.
- Molho Maurice, 1995, "Lectura de un significante: esp. EL", in M. A. Martín Zorraquino and T. Blesa (eds.), *Homenaje a Félix Monge: Estudios de Lingüística Hispánica*, Madrid, Gredos, p. 341-346.
- Monneret Philippe, 2003, *Le sens du signifiant : implications linguistiques et cognitives de la motivation*, Paris, Honoré Champion.
- Monneret Philippe, 2011, « Motivation et analogie. Enjeux de la similarité en sciences du langage », *Philologia*, n°56, p. 27-38.
- Palomo José R., 1934, "The Relative Combined With Querer in Old Spanish", *Hispanic Review*, n°2/1, p. 51-64.
- Piel Amélie, 2003, « Sur la place du préfixe *aqu-* dans le système des déictiques de l'espagnol médiéval », dans C. Lagarde, *La linguistique hispanique dans tous ses états*, Perpignan, PUP, p. 15-25.
- Philps Dennis, 2003, « L'invariance sub-lexicale et le marqueur <sk-> », *Anglophonia*, n°14, p. 177-193.
- Saussure Ferdinand de, 2005, *Cours de linguistique générale* (1916), Paris, Payot.
- Talmy Leonard, 2000, *Toward a Cognitive Semantics*, 1, Cambridge, MIT Press.

- Tollis Francis, 1995, « *Algun-* dans la perspective de *un-* : réflexions sur son "problematismo" », dans M. Camprubi (éd.), *Permanences et renouvellements en linguistique hispanique*, Toulouse, PUM, p. 323-333.
- Tollis Francis, 1998, « A propos de la prétendue "négativité" de *algún* », dans N. Delbecque & C. De Paepe (éds.), *Estudios en honor del profesor Josse de Kock*, Louvain, Leuven University Press, p. 519-528.
- Tollis Francis, 2014, *La neurosémantique épistémique de Maurice Toussaint*, Limoges, Lambert-Lucas.
- Toussaint Maurice, 1983, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier Érudition.